Document generated on 04/17/2024 4:43 a.m.

Québec français

Une piètre conférence...

Michelle Langlois

Number 45, March 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/57023ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Langlois, M. (1982). Une piètre conférence.... *Québec français*, (45), 8–8.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les relations internationales

Ces projets, bien que déjà en cours dans une certaine mesure, supposent un ensemble de démarches à planifier. Pour cela, il faut des têtes et du temps. Il faut faire autre chose que regarder le paysage ; des instruments adéquats et des mains habiles. L'A.Q.P.F. en a-t-elle la volonté ?

Je m'en voudrais de faire ce tour d'horizon et de laisser de côté les relations internationales de l'Association. Depuis 1967, l'A.Q.P.F. est membre de la Fédération internationale des professeurs de français (F.I.P.F.) et elle est présente à deux commissions importantes : la Commission Amérique du Nord (C.A.N.) et celle de l'Europe de l'Ouest (C.E.Q.) où le dialogue est fraternel et enrichissant. Je vous rappelle que le congrès triennal de la F.I.P.F. aura lieu à Québec, au Centre municipal des Congrès, en juillet 1984. L'A.Q.P.F. sera l'hôte de la francophonie. Cet événement est lourd de responsabilités et exige que nous relevions ce défi avec efficacité.

Comme je l'ai exprimé dans mon rapport du Congrès de Rio de juillet dernier, (cf. *Québec français*, nº 43, p. 2) l'A.Q.P.F. veut créer des liens avec des associations-sœurs de l'Amérique latine. Déjà des professeurs du Brésil nous réclament. Ils veulent des conférenciers sur le Québec, sa culture, sa civilisation, sa littérature. Nous devrions être à Caracas en juillet 1982 comme nous étions à Bogota en 1981.

Nous voulons aussi donner suite aux échanges amorcés en 1980 avec les États-Unis par l'American Association of Teachers of French (A.A.T.F.). Le premier colloque de la région de la Nouvelle-Angleterre sur l'enseignement du français qui a eu lieu en octobre dernier nous a prouvé la pertinence de ces échanges.

Étant donné que l'A.Q.P.F. entretient de nombreuses relations avec d'autres organismes au Québec et hors Québec, nous avons amendé notre constitution, au dernier congrès, en créant le poste de vice-président(e) aux relations publiques. Son premier rôle sera d'établir les contacts nécessaires avec les organismes concernés, de maintenir des liens avec la presse en général et de définir, pour l'A.Q.P.F., une politique de délégation.

Comme vous le voyez, les projets bouillonnent. Le congrès de 1982 est en bonne voie d'organisation ; il aura lieu à Québec, les 11, 12 et 13 novembre et traitera de façon spéciale *des rapports entre LANGUE et SOCIÉTÉ*. Il est sous la responsabilité de la section de Québec et de l'équipe *Langue et société* de la revue *Québec français*. Pour traiter d'un sujet aussi vaste, aussi important et qui peut engager l'A.Q.P.F. à considérer davantage son rôle social, le congrès 1982 se tiendra avec la collaboration du Conseil de la langue française (C.L.F.) dont Monsieur Michel Plourde assume la présidence.

* * *

Au début de mon deuxième mandat de présidente, j'ai voulu brosser le tableau de fond de « notre » association. La brève description que j'ai faite de la vie de l'A.Q.P.F., de ses problèmes de structures, de sa volonté d'améliorer le sort des professeurs de français, de son engagement à caractère politique, des relations internationales à intensifier, de sa volonté d'œuvrer dans le secteur du français langue seconde suppose, pour qui sait lire aussi entre les lignes, une somme incalculable de responsabilités.

Je voudrais ici rendre hommage à tous ceux et celles qui depuis la fondation de l'A.Q.P.F. ont témoigné de cet œuvre ; à tous ceux et celles qui continuent aujourd'hui ce même engagement, je leur souhaite de connaître la satisfaction que donne le travail d'équipe et je leur dis, au nom de vous tous et de vous toutes, un merci chaleureux.

En dépit de ses problèmes de croissance, l'A.Q.P.F. est très vivante, forte et dynamique. Pour que cela continue, il faut que chacun et chacune se sentent impliqué(e)s dans la réalisation de ses objectifs.

BILLET

Une piètre conférence...

« Une conférence de Claude Jasmin pour ouvrir le Congrès de Trois-Rivières ? Quelle merveilleuse idée ! » je me disais... Et, le soir du 5 novembre, quand on a enfin donné la parole à celui qu'on ne finissait plus de présenter, je n'étais plus que silence et attente.

Lorsqu'il a dit qu'il n'avait jamais aimé les professeurs, j'ai été surprise. « Peut-être n'a-t-il pas été très bien servi par le hasard », me suis-je dit. Et j'étais toute prête à sympathiser avec lui, pauvre victime de maîtres ignares et suffisants.

Certains de ses propos m'ont rendue, par la suite, plus critique. Combien d'heures M. Jasmin a-t-il passées dans les écoles du Québec pendant les dix dernières années ? La situation qu'il a décrite me semble assez peu conforme à la réalité ou, à tout le moins, anachronique. Je croyais relire certains passages de Mme Lysianne Gagnon décrivant *le drame* de l'enseignement du français.

Plusieurs années ont passé depuis et les divers agents de l'éducation ont apprivoisé la révolution tranquille et la démocratisation de l'enseignement.

En même temps, de nombreux professeurs ont continué à se perfectionner : formation pour s'approprier le programme-cadre, cours en docimologie pour élaborer plus adéquatement leur plan d'étude de classe, « re-cours » pour s'habiliter à enseigner selon le nouveau programme. La situation est donc loin d'être alarmante.

S'il faut en croire M. Jasmin, les professeurs de français enseignaient mal autrefois parce qu'ils n'étaient pas assez bien payés et ceux d'aujourd'hui enseignent mal parce qu'il sont trop bien payés. En conséquence, les petits Québécois parlent mal, ils ont la bouche molle, ils meuglent comme... leurs parents, contrairement aux petits Européens qui, eux, « chantent » le français.

C'est logique que les enfants parlent comme leurs parents puisque c'est le propre de la langue maternelle d'être apprise d'abord dans la famille. Et il ne faut pas oublier que la démocratisation de l'enseignement, ici, n'a encore que vingt ans. Des parents plus instruits seraient peut-être plus enclins et plus aptes à enseigner à leurs enfants à chanter leur langue.

Quant au débat sur la langue qui doit être enseignée au Québec, il est dépassé et inutile. Théoriquement, il est difficile de décrire adéquatement la langue « correcte » et encore moins la langue « naturelle » dont a parlé M. Jasmin. Cependant, dans la pratique, tous reconnaissent qu'on n'a pas à enseigner ce que les élèves maîtrisent déjà très bien : la langue populaire.

M. Jasmin a fait état, en outre, de la mauvaise qualité de la langue utilisée par certains enseignants quand ils s'adressent à leurs élèves. Pourquoi n'en serait-il pas des professeurs comme des créateurs ? Ils s'arrogent le droit, peut-être, eux-aussi, d'utiliser une langue incorrecte pour en dénoncer l'abus dans la société.

J'attendais beaucoup de la conférence de M. Jasmin. J'aime l'écrivain. J'étais loin de m'imaginer qu'il se ferait, pour l'occasion, « critique pédagogique », fonction pour laquelle il n'a manifestement pas de compétence.

Michelle LANGLOIS